

# BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATTH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIER IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9.

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

## SOMMAIRE.

AVIS.

MARIE AUXILIATRICE.

NEUVAIN ET FÊTE de N.-D. Auxiliatrice dans le Sanctuaire qui lui est dédié à Turin.

MONSIEUR CAGLIERO au Patronage St-Pierre à Nice.

PETITE CHRONIQUE des Maisons de France.

Etrennes de Marie Auxiliatrice.

Grâces attribuées à Marie Auxiliatrice et à l'intercession de Don Bosco.

Coopérateurs défunts.

## AVIS.

Nous prions instamment nos dévouées Coopératrices de Paris et de la région, de vouloir bien lire, dans la **Petite Chronique des Maisons de France**, ce qui concerne la **VENTE DE CHARITÉ** en faveur de l'Oratoire Salésien de Ménilmontant. Une seule lecture suffira largement, si elle est faite dans les dispositions habituelles qui animent nos généreuses bienfaitrices de la capitale, à l'égard de l'Orphelinat que Don Bosco y a fondé.

## MARIE AUXILIATRICE.

Le peuple aimait à appeler et appelle encore *Madone de Don Bosco* le Sanctuaire placé sous le vocable de Marie Auxiliatrice. Que ce mot est profondément juste! Don Bosco, dans l'humilité et dans la tendresse de sa confiance en la Très Sainte Vierge, n'eut jamais la pensée de l'invoquer sous un autre titre que celui de Marie Auxiliatrice; et en public, jamais il ne donna à entendre qu'il fût l'instrument dont la Madone voulait se servir pour édifier un nouveau Sanctuaire, source de grâces et de bénédictions. Mais le peuple, avec le sens chrétien qui ne le trompe pas, devina le mystère dès le commencement. Et sur ses lèvres, le nom de Marie Auxiliatrice et celui de Don Bosco se trouvèrent unis comme une seule et même chose.

Rien n'est plus vrai.

La vie de Don Bosco n'est pas explicable sans l'intervention et l'assistance continuelle de la Très Sainte Vierge, sous le vocable d'Auxiliatrice.

Qui était Don Bosco?

Plus d'une fois, nous nous sommes trou-

vé en sa compagnie, alors qu'il revenait de ses longs voyages, nous devrions dire de ses excursions triomphales. Le souvenir que nous voulons rappeler ici date de 1883. Don Bosco nous arrivait de Paris, de la France, où son passage avait suscité chez ce peuple généreux un enthousiasme que nous n'essayerons pas de décrire. Ce jour-là, donc, il se retrouvait seul. Après un silence prolongé où il paraissait dominé par une pensée absorbante : — « Qui est Don Bosco ? s'écriait-il avec un geste et un regard indéfinissables : Don Bosco n'est ni un saint, ni un savant, ni un orateur ; dans son extérieur comme dans son esprit, il n'a rien qui puisse attirer. Et cependant la foule se presse sur son passage ; les personnalités les plus élevées, la meilleure noblesse, les célébrités de la science, de la politique et des armes, tous, enfin, s'estiment heureux de pouvoir l'approcher, de l'entretenir un instant, lui qui bien souvent ne sait que répondre. Si tout ce monde distingué savait qui est D. Bosco, il serait bien étonné, confus peut-être de l'avoir honoré à ce point. En 1827, le voyageur qui se fût rendu de Châteauneuf d'Asti à Buttigliera, eût pu voir, à droite, sur une petite colline, une humble chaumière, et sur le penchant de la colline, dans un pré, où païssaient deux vaches, un jeune paysan ébouriffé, ignorant, occupé à les garder. Voilà, Messieurs, voilà Don Bosco ! Un enfant de la campagne, pauvre et grossier : rien de plus. » — Et il retombait dans son silence ; puis, à mesure que l'émotion imprimait un mouvement à ses lèvres, deux larmes brillaient dans ses yeux, il inclinait la tête et murmurait tout bas : — Oh ! qu'elle est bonne la Madone !

C'est que les œuvres accomplies par Don Bosco, au cours d'une longue vie, portent toutes, avec ce qu'elles ont de merveilleux et de grand, le sceau de la bonté de la Reine du Ciel. Examinez les temps où ces œuvres se sont opérées, les conditions de l'homme qui les faisait, puis vous verrez. Dès les débuts de sa mission, difficultés, obstacles, guerres de tout genre et venant de toute sorte de personnes, surgissent, se multiplient et se succèdent : c'est à abattre pour jamais le courage le plus résolu. Don Bosco, toujours calme, va répétant à ceux qui craignent : — Soyez tranquilles : tout cela passera. — Et tout passait ; et les armes

de ses adversaires, émoussées dans la lutte, venaient tomber à ses pieds.

Il était d'une timidité extraordinaire, au témoignage de son ami intime le docteur Borel. Et cependant il vient à Turin, fait le catéchisme au premier enfant abandonné, le jour de l'Immaculée Conception, dans l'église de Saint François d'Assise, et en peu de temps voit réunis autour de lui, dans son Oratoire du dimanche, des milliers d'enfants ; comme ce sont les plus remuants et les plus indisciplinés de la ville, cet événement produit sur l'opinion publique une impression considérable, et l'autorité elle-même s'en émeut.

Il n'a pas de maison à lui, nulle ressource. Et il commence à recueillir des enfants abandonnés qu'il élève à sa charge.

Au premier, il en ajoute dix, soixante, deux cents, cinq cents, puis mille, à Turin seulement. Bientôt il étend ses instituts en Italie, les implante en France, en dote l'Espagne ; il s'établit en Angleterre et en Autriche ; il franchit l'Océan et va planter ses tentes aux extrêmes confins de la terre. — Mais c'est un feu de paille, disait-on au commencement, il ne tardera pas à s'éteindre. Don Bosco est un fou, il tente une entreprise qui ne peut réussir. — Et l'entreprise réussit.

Les embarras financiers sont parfois cruels et les dettes augmentent d'une manière effrayante. Et quand on ne sait plus de quel bois faire flèche, voilà que des largesses inattendues viennent, à point nommé et souvent à un centime près, combler le déficit ; ce qui permet de recommencer, le lendemain, une vie d'abandon absolu à la divine Providence. Combien de fois Don Bosco s'écria : — Voilà bien quarante ans que nous avons commencé, et pas un seul jour nos enfants et nous n'avons manqué de pain ! —

La mauvaise presse était maîtresse du champ et si audacieuse, que les bons n'osaient plus descendre dans l'arène. Don Bosco, dont la renommée d'écrivain était encore à faire, fonde les Lectures catholiques, et durant les dix premières années, il prépare lui-même le numéro qui paraît chaque mois. Plus d'une fois, ne pouvant lui faire déposer la plume, ses ennemis tentent de lui ôter la vie ; il échappe miraculeusement au danger. Les frais d'impression sont une lourde charge ; mais il est plus coûteux encore d'avoir

une imprimerie à soi. Et Don Bosco, quand on lui reproche de rêver des choses impossibles, répond : — Vous verrez ; nous aurons une imprimerie, puis elle sera grande, puis nous en aurons beaucoup. — C'est ce qui arriva. Et ses écrits se répandent dans le monde entier à des millions d'exemplaires.

Il est seul et il a besoin d'auxiliaires. C'est une époque où de tous côtés on supprime les Ordres religieux ; le nom même de Société, grâce aux idées fausses que l'on avait inspirées aux multitudes, est tombé en un tel discrédit, que vouloir en fonder une, paraît chose insensée. Les meilleurs théologiens, consultés touchant Don Bosco, répondent qu'on est en présence d'un visionnaire. A peine s'est-il ouvert à ses amis de son projet, que tous se mettent contre lui et l'abandonnent. C'est alors qu'il se tourne vers ses enfants ; il les invite, les exhorte, les instruit. Que de fatigues, d'aversions, de désenchantements et d'ingratitude ne se prépare-t-il pas ! N'importe. Il doit créer ses auxiliaires, et il les crée ; ils grandissent, nourris, instruits, élevés par lui ; ils sont bientôt une centaine, et, grâce à eux, l'existence de ses fondations est assurée. — Ne restez point auprès de Don Bosco, avait-on dit mille fois à ces enfants : Don Bosco mort, ses Œuvres disparaîtront avec lui et vous serez sans position. Songez à votre avenir. — Mais les enfants de Don Bosco avaient respiré sa foi ; et en peu de temps la Pieuse Société de Saint François de Sales, consacrée à l'éducation de la jeunesse pauvre et abandonnée, fondée, on peut le dire, et approuvée par l'angélique Pie IX, reçoit du très sage Léon XIII sa dernière consécration.

Aucune Société religieuse de l'Église n'a eu des commencements aussi singuliers que celle de Don Bosco.

Le merveilleux est ailleurs encore.

Don Bosco devait élever à Turin une église en l'honneur de Marie Auxiliatrice. C'était là, depuis 1844, le rêve de sa piété. En 1864, il entreprit l'édification de ce monument à la gloire de Marie. Le jour où l'on se mit à creuser les fondations, la somme de huit sous constituait toute la fortune de la maison. Or le devis était de plus de 500,000 francs. Où trouver tout cet argent ? — A l'œuvre, commanda Don Bosco. — Et l'église ne tarda pas à élaner vers le ciel ses tours

et sa coupole. Les grâces que la Très Sainte Vierge accordait aux fidèles, en retour de leurs offrandes, devenaient de plus en plus nombreuses. Chaque brique, chaque pierre disait que les merveilles s'ajoutaient aux merveilles ; et quand l'église fut achevée, toutes les dépenses étaient soldées. Cette histoire bénie est aussi celle de l'église de St.-Jean l'Évangéliste à Turin et du Sacré-Cœur de Jésus à Rome.

Mais Don Bosco ne s'arrête pas. Ses Œuvres ne pouvaient rester, au milieu de la société, un fait isolé, une entreprise d'une portée transitoire : il voulut les rattacher à lui-même par un lien étroit, et les incarner, pour ainsi dire, dans la société. — « Vous verrez, avait-il dit à ses enfants en 1875, vous verrez l'an prochain plusieurs événements singuliers, dont l'écho résonnera sur tous les points de la terre. — Et l'année suivante, il fondait l'Œuvre des Coopérateurs Salésiens. Ceux-ci ne tardèrent pas à atteindre le nombre de 80,000 ; il eut en eux non seulement des bienfaiteurs, mais des amis vrais qui furent pour ses Œuvres des soutiens admirablement dévoués. La même année, pour venir au secours de nombreux diocèses où la pénurie de vocations se faisait douloureusement sentir, il établit, en dépit d'oppositions bien nombreuses, l'Œuvre des Fils de Marie, ayant pour but de former les adultes qui se sentent appelés à l'état ecclésiastique. Et plusieurs centaines de prêtres formés dans ces conditions travaillent maintenant dans l'Église de Dieu. A peu près à la même époque, une inspiration de son zèle donne naissance à l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice, qui se consacrent à l'éducation des petites filles ; à la mort du fondateur, le nombre des religieuses et celui des Maisons dirigées par elles, les met presque sur le même pied que les Salésiens.

Un dernier coup d'œil sur cette vie si pleine.

Aux jours où, tout jeune prêtre, il suivait encore les cours de morale à Saint François d'Assise de Turin, une idée était le centre de tous ses rêves d'apôtre : les Missions. C'était là une partie intégrante de son programme. Mais où trouver les immenses ressources et le personnel nécessaire, à l'heure où l'Europe elle-même a besoin de dévouement si généreux et quand on manque de tout ?

— C'est une folie, disait volontiers qui ne connaissait pas Don Bosco. — Mais, lui, sans la moindre hésitation, dit à Don Cagliero : — Pars ! — Cet ouvrier de la première heure obéit ; d'autres le suivirent, les expéditions se succédèrent et nous n'avons pas à redire ici les progrès de la bonne nouvelle aux régions lointaines de la Patagonie.

Et maintenant, retournons-nous, mesurons la route parcourue et embrassons d'un regard ému le champ où Don Bosco a travaillé pour Dieu : qui a opéré cela ? l'homme ? — Impossible. — Mais qui alors ? — Oh ! qu'elle est bonne la Madone ! Et sa bonté ne peut être révélée dans ces quelques lignes : ce sont des volumes qu'il faudrait pour mettre en lumière la puissance miséricordieuse de Marie Auxiliatrice.

Et qu'on ne l'oublie pas : les choses que nous venons d'indiquer à peine ne sont guère qu'un côté et le moins merveilleux assurément de l'activité surnaturelle de Don Bosco. Le temps n'est pas venu encore de dire toutes les œuvres accomplies par lui, ni celles dont ses fils seront les ouvriers et qui lui ont été montrées dans le lointain des temps : mais les merveilles passées nous sont un gage des merveilles à venir. Toute notre pensée là-dessus tient dans un mot bien court. Toutes les fois que Don Bosco mettait la main à des entreprises nouvelles, il parlait comme s'il eût vu clairement, pour chacune d'elles, les diverses phases de réussite ou d'insuccès par où elles devaient passer ; et il attendait les événements comme un capitaine qui navigue dans des parages connus ; c'est que les cartes marines lui indiquant les Syrtes, les récifs, les gouffres, les courants, les îles, il connaît, avant de quitter le port, toute la route qu'il va parcourir. Oh, qu'elle est bonne la Madone !

Du plus profond de notre cœur, chantons-lui donc notre action de grâces. Don Bosco ne pensait qu'à dire merci à Marie Auxiliatrice quand il appelait de tous ses vœux l'érection d'une église en l'honneur de sa Mère du Ciel. L'amour qu'on doit avoir pour elle était le thème ordinaire des prédications de notre bien-aimé Père ; et il assurait qu'Elle couvrirait de sa puissante protection ses vrais serviteurs. Au nom de Marie et grâce à son maternel appui, il réalisa les merveilles qui ont porté son nom au loin.

Mais ce ne furent pas les ardeurs de son zèle qui le rendirent grand : ce fut la main de Marie elle-même qui préparait les moindres événements, ce fut la voix de Marie qui daignait, dirions-nous presque, répéter, comme un écho, le nom de son serviteur.

L'église de Marie Auxiliatrice fut le principe et la fin de toutes les entreprises qui lui avaient été indiquées, et le moyen qui lui permit de les accomplir. Et ce n'est pas pour Don Bosco seul, mais aussi pour le bien des chrétiens, que la Très Sainte Vierge révéla au monde une nouvelle source de grâces abondantes.

Nous en avons des preuves certaines dans les bénédictions, les conforts, les faveurs et, faut-il le dire, dans les miracles extraordinaires que l'on a obtenus et que l'on obtient sans cesse en invoquant Marie sous le beau vocable d'Auxiliatrice, en recourant à elle dans son Sanctuaire de Turin.

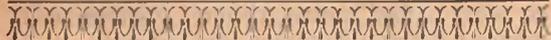
Les grâces temporelles que nous enregistrons soigneusement, sont de tous points remarquables et d'ailleurs très nombreuses ; mais les grâces spirituelles et surtout les conversions à l'article de la mort sont si merveilleuses et si instantanées, qu'elles font naître un profond attendrissement : ne sont-elles pas un témoignage touchant des ardeurs et maternelles sollicitudes de Marie pour le salut des âmes ? Que de pauvres mères désolées, penchées sur le lit où gît, moribond, un fils bien-aimé, victime de l'erreur, du vice ou du respect humain, tremblaient pour l'éternité du malheureux qui refusait les Sacrements, ou n'était plus en état de les recevoir ! Pour une mère qui a la foi, ce sont de terribles moments que ceux-là ; et cette angoisse épouvantable qui ne la quittera plus désormais : — Peut-être que mon fils est perdu pour jamais ! — Eh bien, que de fois, alors que toutes les ressources humaines étaient épuisées, le recours à Marie Auxiliatrice apparut à ces mères désolées comme une dernière lueur d'espérance. Après avoir glissé sous l'oreiller du mourant une médaille de la Vierge de Don Bosco, elles commencèrent un triduum ou une neuvaine, promettant de contribuer à la décoration du Sanctuaire béni. Et tout à coup le malade, saisi par une émotion inexplicable, devient affectueux, demande spontanément le prêtre,

met sa conscience en règle, puis retourne à Dieu, laissant à sa mère la douce espérance de le retrouver au ciel.

Oh! qu'elle est bonne la Madone!

Du sein de nos indigences, recourons donc à Elle avec une confiance toute filiale; célébrons la neuvaine qui précède sa fête avec un véritable élan d'amour et dans des pratiques de piété et de charité; fêtons le 24 mai en nous approchant des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie: Marie Auxiliatrice, qui désire si vivement nous aider dans toutes les démarches de notre vie, saura donner satisfaction à nos désirs, s'ils sont selon Dieu.

Que nos admirables Coopérateurs et Coopératrices en particulier le sachent bien et ne l'oublient jamais : ils ont un droit spécial à la protection de la Mère toute bonne des Salésiens, parce qu'ils furent et sont toujours les soutiens de son Œuvre. Marie Auxiliatrice de son côté, on n'en peut douter, n'oubliera ni le zèle ni les sacrifices de ses pieux mandataires; Elle aplanira devant eux la route du paradis où Elle se donnera la joie de les introduire, en reconnaissance de l'appui qu'ils auront prêté à une Œuvre chère à son cœur. Et la reconnaissance de Marie durera autant que le ciel.



### NEUVAINES ET FÊTE DE N.-D. AUXILIATRICE dans le Sanctuaire qui lui est dédié à Turin.

*L'horaire des cérémonies de la neuvaine et de la solennité, que nous donnons ci-dessous, permettra à nos Coopérateurs de Turin de prendre part à tous les exercices, et d'honorer ainsi notre Mère du Ciel.*

*Les autres — et ce sont les plus nombreux — ne sont pas condamnés, comme ils pourraient le croire, à perdre, par le fait de leur éloignement, le fruit de ces prières qui amèneront Notre-Seigneur au milieu de nous, puisque nous serons rassemblés en son nom. Ils peuvent s'y unir avec fruit et le plus facilement du monde en récitant, pendant la neuvaine, une prière spéciale, ou en accomplissant quelques pratiques de piété. A cet effet, ils n'ont qu'à demander aux Librairies Salésiennes un petit opuscule composé par Don Bosco et intitulé: Neuf jours consacrés à l'auguste Mère de Dieu. Ils y trouveront une considération, un exemple et une pratique pour chaque jour: c'est un tout petit mais précieux manuel, qui ré-*

*vèle le véritable esprit de la dévotion à Notre-Dame Auxiliatrice.*

Don Rua espère qu'il lui sera donné de voir, cette année comme pour le passé, un certain nombre de nos Coopérateurs lointains, venir à Turin pour célébrer, au milieu de la famille Salésienne et à son berceau même, la fête de Marie Auxiliatrice. Quelques-uns font de ce pèlerinage un but; d'autres comprennent Turin dans l'itinéraire d'un voyage en Italie. L'essentiel est de venir et d'assister aux scènes de foi et de dévotion ardente dont le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice est le théâtre, le 24 mai.

Notre bien-aimé Père Don Bosco tenait fort à cette pieuse tradition qui s'est fidèlement conservée jusqu'ici; il ne manquera pas de témoigner sa reconnaissance à ceux de nos Coopérateurs qui pourront procurer à la si bonne Mère des Salésiens une joie de plus, en un jour où Elle s'attend à en avoir beaucoup. Il leur saura gré également de la consolation que leur visite apportera à son Successeur.

#### Horaire des Exercices.

La neuvaine s'ouvre le 15 mai. Tous les jours, dans l'église de N.-D. Auxiliatrice, Messes jusqu'à 11 heures; toute facilité pour s'approcher des Sacrements.

Pendant la semaine, à 5 heures 1/2 et à 7 h. 1/2, Messe de Communion avec exercices de piété; le soir, à 7 heures, chant d'un cantique, sermon et bénédiction du T. S. Sacrement.

Le dimanche, 19, l'horaire est modifié comme il suit:

#### Matin :

A 7 h., Messe et Communion générale; à 10 h. Grand' Messe.

#### Soir :

A 3 h. 1/2, Vêpres, sermon et bénédiction du T. S. Sacrement.

Toutes les pratiques de piété, y compris la Messe de 7 h., les communions et les prières du jour de fête qui se trouve dans la neuvaine, seront offertes à Dieu, aux intentions des Bienfaiteurs et Bienfaitrices de l'église de N.-D. Auxiliatrice, des Missions, Œuvres et Maisons Salésiennes.

#### Jedi, 23 mai.

Le 23 mai, vigile de la fête, à 6 h. 1/4, premières Vêpres, sermon et bénédiction du T. S. Sacrement.

#### Vendredi, 24 mai.

Solennité de Notre-Dame,  
sous le vocable Secours des Chrétiens.

*Matin :*

A 7 h., Messe et Communion générale ; à 10 h., Grand' Messe.

*Soir :*

A 6 h., Vêpres solennelles, panégyrique, *Tantum Ergo* et bénédiction du T. S. Sacrement.

La maîtrise de l'Oratoire exécutera aux offices de ce jour la musique suivante : GOUNOD, *Messe de Sainte Cécile* ; HAYDN, *Dirit Dominus* et *Magnificat* ; Mgr. CAGLIERO : *Latatus sum* et *Nisi Dominus* ; GALLI : *Lauda Jerusalem*, Hymne, et *Tantum Ergo*.

**Samedi, 25 mai.**

A 7 h. 1/2, Messe, Communion et autres exercices de piété pour le soulagement de l'âme des Coopérateurs Salésiens et des membres de l'Archiconfrérie de Marie Auxiliatrice.

NB. Les personnes qui désireraient se faire inscrire dans cette Archiconfrérie, n'auront qu'à donner leur nom à la sacristie.

*Indulgence Plénière.*

Pour toute personne qui s'étant confessée et ayant communiqué, visitera l'église de Marie Auxiliatrice à Turin, un jour quelconque de l'année, au choix, et le jour de la fête.

**AVIS.**

MM. les Directeurs sont instamment priés de vouloir bien faire, selon les règles établies, la Conférence des Coopérateurs, le jour — avant ou après la fête — qu'ils jugeront le plus convenable.

---

**MONSIEUR CAGLIERO**

au Patronage Saint-Pierre à Nice.

Nice, Patronage Saint-Pierre, 25 mars 1889.

VÉNÉRÉ PÈRE DON RUA,

Pour répondre à votre désir, je viens de refaire, à l'intention du *Bulletin*, la petite relation de la visite de Mgr. Cagliari à notre Patronage, quelques jours avant le départ pour la Patagonie.

La première édition de ces quelques pages ne vous étant point parvenue, c'est la seconde que je vous adresse aujourd'hui. Contrairement à l'usage, elle n'est guère corrigée et encore moins augmentée. Les quelques notes dont je m'étais servi, ne prévoyant pas qu'on pût de nouveau avoir besoin d'elles, n'ont pas toutes répondu à mon appel cette fois-ci. J'espère cependant dire à nos Coopérateurs quelle joie nous a été la visite de Monseigneur, combien il s'est montré bon pour nous et reconnaissant envers

nos bienfaiteurs. C'est à peu près là ce que vous souhaitez. J'ajoute que nous sommes heureux de voir figurer ce modeste compte-rendu au *Bulletin*. Nous comprenons, en effet, que vous teniez à conserver le souvenir de l'accueil que Monseigneur a reçu partout, des amis de notre bien-aimé Père Don Bosco. C'est bien tard... va-t-on murmurer peut-être. Hélas ! oui ; mais nos Missionnaires prétendent que les nouvelles, même un peu vieilles, gardent toujours ce nom magique ; on leur pardonne tout, pourvu qu'elles arrivent enfin et qu'elles parlent longuement des choses et des gens laissés là-bas. Nos chers Coopérateurs sont assez missionnaires à bien des égards et assez affectionnés à nos Œuvres, pour que nous comptions sur toute leur indulgence.

S'ils avaient pu voir comment on aime les missionnaires au Patronage ! Et celui que nous recevions est déjà un vétéran des saintes luttes grâce auxquelles l'Évangile étend tous les jours, et par toute la terre, ses pacifiques conquêtes.

Nos enfants escomptaient depuis bien des semaines le bonheur de voir l'Évêque Salésien, jadis petit enfant de Don Bosco comme eux et maintenant apôtre d'une vaste région où son zèle doit gagner tant d'âmes à l'Église de Dieu.

Les vivats résonnent, enthousiastes et nombreux. Et quand ils doivent prendre la forme d'un compliment lu à Monseigneur pour lui souhaiter la bienvenue, on croirait les entendre encore.

Ce joyeux prélude est à l'actif du samedi. Le dimanche ne pouvait y perdre quoi que ce soit. Aussi notre vénéré visiteur commence-t-il par distribuer des grâces. A la Messe de communauté, célébrée par lui, tous nos enfants viennent communier de sa main.

Dans la matinée, il va présenter ses hommages à S. G. Mgr. Balain, évêque de Nice, qui fait à l'Évêque Salésien le plus cordial accueil, lui parle de sa vénération pour Don Bosco et du dévouement affectueux qu'il garde aux fils et aux Œuvres de notre bien-aimé Fondateur.

Le lendemain, Mgr. l'Évêque de Nice vint au Patronage trouver le Vicaire apostolique de la Patagonie et lui offrir ses vœux d'excellent voyage et d'heureux retour au milieu des chrétientés indiennes.

En quittant l'Évêché, Mgr. Cagliari fit une courte visite au Pensionnat Sainte-Ursule. Reçu par la Révérende Mère Supérieure et par M. l'aumônier, il fut introduit dans une vaste salle où maîtresses et élèves se trouvaient réunies. Un chant de circonstance salua l'entrée de Monseigneur qui donne ensuite, dans une causerie charmante, une foule de détails sur les petites filles de la Patagonie ; le fond édifiant de ces récits n'exclut nullement la note agréable. Et à plusieurs reprises, quelque chose de plus qu'un

sourire s'empare de l'auditoire, à la description de la toilette des jeunes indiennes, aux grandes solennités. Dans ces lointains pays, tout comme chez nous, l'élégance est une chose essentiellement relative; et très certainement, les petites Patagones seraient bien malheureuses, si on leur imposait tel ou tel raffinement des modes européennes en train de régenter nos pays, civilisés par le christianisme.

Dans l'après-midi, à 2 heures, le Comité protecteur de nos ateliers et quelques dames zélatrices se réunissaient dans la salle principale de la Maison, sous la présidence de Monseigneur. Ce Comité, constitué il y a un an, a pour mission, vous le savez, de nous aider dans l'ensemble de nos Œuvres, mais surtout de procurer du travail à nos orphelins. Il comprend les principaux Coopérateurs de la ville, et fonctionne à merveille. Ces Messieurs sont admirables de dévouement: nous tenions à dire ici ce que nous répétons si souvent au bon Dieu et à Marie Auxiliatrice. Et Monseigneur fut en tous points de notre avis. Tout en parlant de notre bien-aimé Don Bosco et des Missions de la Patagonie, il n'oublia pas de dire combien il était touché du concours singulièrement dévoué que le Comité prête à nos Œuvres de Nice. Il se déclara même personnellement l'obligé de ces Messieurs et de tous les Coopérateurs de la région, en qualité d'*ancien Directeur du Patronage*. C'est lui, en effet, que Don Bosco chargea, il y a dix ans, de faire l'*intérim* de Don Ronchail pendant une absence de ce dernier. Ce souvenir, gracieusement évoqué par Mgr. Cagliero, a produit la plus heureuse impression.

Le soir, vers 8 heures, l'Évêque Salésien assistait à une séance dramatique et littéraire. Il voulut bien se dire particulièrement satisfait d'un petit dialogue sur la vie du Missionnaire Salésien dans la Patagonie et à la Terre de Feu. Puis un des jeunes interlocuteurs présenta à Sa Grandeur la très modeste cotisation des enfants du Patronage (55,45), prise par eux et de grand cœur sur leurs jetons, afin de coopérer au salut des petits sauvages confiés à la sollicitude des Salésiens.

Le lundi, jour fixé pour la Conférence des Coopérateurs, un dîner de famille réunissait autour de Monseigneur tous les membres du Comité.

A trois heures eut lieu la Conférence. Elle fut donnée par Mgr. Fabre, protonotaire apostolique et vicaire général de Nice. Ce fidèle ami de Don Bosco, dont il prononça l'an dernier une belle oraison funèbre, a fait, avec une éloquence émue, une étude psychologique sur les Œuvres de notre vénéré Fondateur.

Le pâle résumé que je vous en adresse, pourra peut-être vous donner une idée de ce magnifique discours.

## Résumé du discours de Mgr. Fabre.

... Vous le savez, quand on était en sa présence, il semblait qu'on pouvait tout dire. — Une fois, ses amis lui manifestèrent la crainte qu'ils avaient au sujet de son Œuvre. — Tant que vous serez là, lui disaient-ils, vos Œuvres n'auront certainement rien à craindre, elles ne feront même que progresser; mais vous disparu, que deviendront-elles? Vos amis ne sont pas sans inquiétude là-dessus. — Mais lui, dont le regard paraissait plonger dans l'avenir: — Ne craignez rien, dit-il, mes Œuvres sont celles de Dieu: elles resteront. — A ma mort il n'y aura point de changement. — A l'entendre vous eussiez dit qu'il n'était pour rien dans son Œuvre, qu'il était presque un obstacle à leur développement. Je suis resté incrédule sur ce dernier point, Don Bosco était pour beaucoup dans son Œuvre. Quant au premier point, il est certain que son Œuvre survivra. La présence ici de Mgr. Cagliero nous dit une fois de plus que Don Bosco voyait dans l'avenir. Depuis sa mort, je me suis demandé si vraiment il avait connu son Œuvre; et je remercie M. le docteur D'Espiney d'avoir mis cette question en lumière, dans la nouvelle édition de son précieux travail sur le vénéré Père de la famille Salésienne. Oui, Don Bosco a connu son Œuvre dans toute son étendue. Mais comment, lui, sans ressources, a-t-il pu avoir l'argent nécessaire pour asseoir son Œuvre sur des bases si solides? Voilà ce que je voudrais vous dire ce soir. A défaut d'autre mérite, mon discours aura du moins celui d'avoir fait connaître un peu plus Don Bosco. Plus on le connaît, plus on l'admira, plus on l'aimera et plus on portera d'intérêt à ses Œuvres.

En pensant au moment où il a eu l'intuition des nombreuses difficultés qu'il devait rencontrer, je me suis souvenu du mot sublime d'un grand navigateur qui, surpris par un temps affreux, entre le Pacifique et l'Atlantique, luttait au prix d'efforts inouïs contre des difficultés sans nombre; la rage des tempêtes et la pensée de l'inconnu au devant duquel il marche, éprouvent son courage: abandonnerait-il son entreprise? — Non, il poursuit son chemin et marche à la conquête de nouvelles terres. — En avant, dit-il. — Honneur à ces héros, à ces voyageurs hardis et intrépides. Don Bosco a eu, lui aussi, ses moments d'angoisse. Il a prévu toutes les difficultés, les soupçons de tous ceux qui l'entouraient, comme les railleries qu'on se serait permises contre lui, accusé d'entreprendre une œuvre trop vaste. Qu'ils sont terribles ces moments de délaissement! Mais lui, comme le grand navigateur, a dit aussi: — En avant. Quel bonheur que l'on me dise impuissant à fonder une Œuvre si grandiose: il faut l'humilité, l'immolation. Et si je viens à échouer, je n'aurai qu'à m'humilier devant le Seigneur. Je compte pour si peu mes efforts, qu'un quart d'heure me suffira bien pour en faire le sacrifice à Dieu. Mais il ne faut pas prendre l'humilité des Saints, pour de la pusillanimité. L'humilité, ne comptant point sur elle-même, bâtit sur le roc de la confiance en Dieu. Don Bosco possède l'humilité à un suprême degré; mais le courage et la fermeté sont unies à cette humilité. Quelle ténacité ne voit-on pas dans cet homme! — Il faut que l'Œuvre de Don Bosco disparaisse, disent ses ennemis. Don Bosco, il vous faut renoncer à votre Œuvre.... — Non, répond-il, ces orphelins me sont confiés: je ne puis les abandonner. Des personnages sérieux insistent pour le détourner de projets qui sont visiblement au-dessus de ses forces. Mais lui résiste encore et toujours. On voit

ici le caractère particulier de Don Bosco : courage indomptable uni à la plus profonde humilité.

En effet Dieu donne aux ouvriers de ses desseins de miséricorde, des aptitudes, des goûts, des attraits en rapport avec leur vocation. Don Bosco, lui, se sentait fait pour donner une éducation chrétienne aux orphelins. Déjà tous les enfants du Valdocco le connaissent et le suivent ; un charme irrésistible les attire vers lui. Ils veulent mettre leur cœur près de son cœur et c'est à lui seul qu'ils veulent se confesser. « Cependant, il ne tarde pas à succomber sous le faix et tombe gravement malade : on l'envoie chez le curé de Sassi pour se refaire.

Un dimanche, il entend le bruit d'une nombreuse compagnie qui s'avance : c'est une volée d'enfants, ce sont les élèves des écoles chrétiennes. Munis de la permission de se rendre au Valdocco et n'y trouvant pas Don Bosco, les voilà qui courent hors de Turin : mais le temps est sombre, il pleut à torrents et ils ne savent guère où se trouve Sassi. Ils courent toujours. La matinée est déjà avancée quand ils arrivent, trempés, crottés, affamés. Qu'importe ? Ils retrouvent le tout aimable Don Bosco et poussent des cris de joie ; ils envahissent l'église et le presbytère, se jettent à ses pieds et dans ses bras, demandant avec instance.... Que lui demandent-ils, tandis que tout ému et attendri, il les presse sur sa poitrine au nom du Seigneur ? A se confesser ; ils veulent recevoir de sa main les Sacraments. Admirables enfants ! Oublier la fatigue, la pluie, la faim, pour ne songer qu'à l'objet de leur tendresse ! (1) »

Saint Jean Chrysostôme met l'art d'élever la jeunesse au nombre des arts libéraux. S'il en est ainsi, Don Bosco est un artiste célèbre. Il a enfanté son chef-d'œuvre le jour où il a contemplé, en vision, tout ce que Dieu voulait opérer par lui.

Voici un fait qui peut être regardé comme le thermomètre de l'Œuvre Salésienne :

« Don Bosco rentrant d'une de ses courses, traversait un petit bois. C'était à la tombée de la nuit, et le lieu était solitaire. Tout à coup un homme armé se précipite sur lui et lui demande la bourse ou la vie.

— La bourse ; je n'en ai pas, répondit Don Bosco sans s'émouvoir ; la vie : c'est Dieu qui me l'a donnée, lui seul peut me la reprendre.

— Allons, abbé, pas tant de façons ; la bourse ou je frappe.

A ce moment Don Bosco reconnut dans son agresseur un des détenus qu'il avait autrefois catéchisés dans la prison de Turin.

— Tiens, c'est toi, Tonio ! fit-il. Il faut avouer que tu tiens bien mal tes promesses, et que tu fais un vilain métier. J'avais tant de confiance en toi, et te voilà !

Le voleur avait également reconnu à qui il avait à faire, et il baissait la tête, tout penaud et confus.

— Bien sûr, mon Père, je ne savais pas que c'était vous ; vous pouvez croire que je vous aurais laissé bien tranquille.

— Cela ne suffit pas, mon enfant ; il faut absolument changer de vie. Tu lasses la bonté divine, et si tu ne fais bien vite pénitence, prends garde que tu n'aies pas le temps de te repentir à l'article de la mort.

— Certainement, mon Père, je changerai de vie, je vous le promets.

— Il faudra te confesser.

— Je le ferai.

— Et quand cela ?

— Oh ! bientôt.

— Alors tout de suite ; c'est mieux. Mets-toi là, mon enfant.

Et s'asseyant sur une grosse pierre, Don Bosco désigne une place à ses pieds.

Après quelques hésitations, l'autre se met à genoux. Don Bosco lui passe un bras autour du cou, et comme autrefois, en le pressant sur son cœur, il entend l'aveu de ses fautes.

Puis il l'embrasse, lui donne une médaille de Notre-Dame Auxiliatrice, et le peu d'argent qu'il avait sur lui. Après quoi il part en compagnie de son voleur, qui le conduisit jusqu'aux portes de la ville, et qui devint, par la suite, un très bon sujet (1). »

Que de périls écartés par l'Œuvre Salésienne ! Que seraient devenus tant d'enfants, ces soldats, ces prêtres qui lui doivent leur carrière ? Ils auraient été un danger perpétuel pour la religion, pour l'humanité. Par son Œuvre, il avait donc en vue le bien de la société entière.

Don Bosco, tout en appelant les hommes à son secours, implorait la protection de Notre-Dame Auxiliatrice. C'est Elle qui vous inspire toujours une merveilleuse générosité envers les orphelins de son serviteur. S'il était ici, quels accents ne trouverait-il pas pour réclamer notre charitable concours en faveur de Mgr. Cagliero et de ses Missions lointaines. Mais que dis-je ? il est ici ; il connaît ses bienfaiteurs, il nous voit tous. Et il nous connaît d'autant mieux qu'il lit jusqu'à nos intentions. Soyez donc généreux, et soyez sûrs aussi que ses prières vous sont acquises. Que puis-je dire, Monseigneur, de la Patagonie, ce champ immense, témoin de vos labeurs et la gloire de votre Congrégation ? Je ne dirai rien de votre zèle ; ce serait blesser votre modestie, mais je finirai en disant un mot qui trouvera certainement le chemin de votre cœur. Le vénéré Père, avant son départ suprême, a voulu, lui aussi, revoir l'aîné de sa famille religieuse. Il ne voulait pas monter au ciel avant de donner à son fils bien-aimé le céleste rendez-vous. Le temps des Antoine et des Paul semblait revenu, pour qui fut témoin de cette scène de tendre affection, où le père et le fils se bénirent l'un l'autre. Mais, Monseigneur, Don Bosco n'avait pas besoin de votre bénédiction. C'est à nous qu'elle revient de droit. Bénissez donc les Coopérateurs de Don Bosco, les vôtres, Monseigneur, bénissez-nous tous, afin que nous puissions mettre au service des Œuvres Salésiennes une charité de plus en plus efficace, un zèle sans bornes et un dévouement prêt à tous les sacrifices.

### Allocution de Mgr. Cagliero.

Que pourrais-je ajouter après les paroles éloquentes de l'éminent orateur que vous venez d'entendre ? — De nos jours on se plaît à corrompre la jeunesse et l'on sème l'irréligion dans toutes les classes de la société. Des chrétiens sans morale, sans pudeur travaillent à cette œuvre diabolique par l'enseignement sans Dieu. Les pauvres surtout sont leurs victimes. Ils sèment l'irréligion parmi ces pauvres abandonnés qui seront un danger pour la société. Ils travaillent à jeter ces pauvres âmes en enfer.

Pour prévenir cette calamité, il faut fonder une foule de bonnes œuvres pour recueillir les abandonnés et pour en former de bons chrétiens. La Société Salésienne, celle des Sœurs de Marie Auxiliatrice, des Coopérateurs, l'Œuvre enfin de Don Bosco est l'Œuvre de Dieu. Cent cinquante Maisons ont été fondées en France, en Italie, en Espagne. Les enfants recueillis dans ces Maisons deviennent de bons chrétiens qui

(1) Cardinal ALMONDA. *Jean Bosco et son siècle*, pag. 17.

(1) Don Bosco, par le docteur D'Espiney, *Dixième édition* pag. 138.

transmettront à leurs enfants de bons principes. Venez donc en aide à toutes ces Maisons.

Mais Don Bosco n'était pas seulement l'apôtre de la jeunesse; il était aussi l'apôtre de l'Évangile. Grâce à Dieu, la Congrégation prospère. Plusieurs de ses membres se consacrent aux Missions. En douze ans, déjà trois cent cinquante Salésiens sont partis pour aller trouver ces sauvages qui ne désirent rien tant que la foi et la civilisation.

Ces sauvages vivent en nomades, toujours dans les déserts, sans abri; mais ils ont bon cœur, et ils sont très reconnaissants. Nous allons souvent les trouver, nous vivons et nous dormons comme eux sur la terre nue. Dieu nous aide. — L'année dernière, j'ai parcouru 300 lieues à cheval; et le bon Dieu n'a permis l'accident qui m'est arrivé dans les Cordillères qu'après m'avoir accordé d'instruire et de baptiser plus de 1700 de ces pauvres Patagous.

La France est généreuse et soutient les Œuvres avec dévouement. Mais la ville de Nice aime les Salésiens d'une manière particulière. Aidez-nous par vos largesses: *date et dabitur*. Aidez-nous à sauver les enfants, et Dieu vous récompensera et vous serez heureux. Il ne me reste qu'à vous bénir du fond de mon cœur.

La bénédiction du T. S. Sacrement a couronné cette fête où la piété et l'amour des choses Salésiennes ont réalisé bien des profits surnaturels.

Mardi matin, à 8 heures, Mgr. Cagliari, accompagné de Don Albéra, Supérieur de l'Oratoire Saint-Léon à Marseille, quittait Nice pour se rendre à La Navarre. MM. le baron Héral et Levrot, architecte, eurent la délicate pensée de se trouver à la gare pour saluer une dernière fois l'Évêque Salésien.

Je ne veux point finir cette lettre sans remercier nos chers Coopérateurs d'être venus si nombreux à la Conférence. Mgr. Cagliari aurait souhaité leur faire à tous une visite; Sa Grandeur m'a chargé de leur exprimer le regret qu'elle a éprouvé de passer à peine dans cette excellente ville de Nice, où tout ce qui touche à Don Bosco rencontre dévouement vrai et ardente charité.

Laissez-nous espérer, vénéré Père, que nous vous posséderons un peu plus longtemps, quand vous viendrez voir vos enfants de Nice. Par nos prières, nous tâcherons de hâter ce moment.

Je suis, vénéré Père Don Rua, dans des sentiments de profond respect,

*Votre fils très affectionné en N.-S.*

*en Marie Auxiliatrice et en Don Bosco*

L. CARTIER, p. s.

## PETITE CHRONIQUE

DES

### MAISONS DE FRANCE.

SOMMAIRE. — Un titre qui veut tenir ses promesses. — Pourquoi il espère y réussir. — Un mot d'Ozanam. — Ce qu'étaient pour Don Bosco ses Coopérateurs. — Saint Joseph dans les Maisons Salésiennes. — Une bonne occasion de se ruiner pour Dieu. — Dernier chapitre d'un feuilleton de *La Croix*. — Sainte manière de se faire regretter. — Moyen très recommandé aux auteurs qui désirent, pour l'impression de leurs ouvrages, des caractères neufs. — Une Exposition dont tout le monde est satisfait. — La nature n'est pas seule à avoir horreur du vide. — Un pays où l'hiver est le temps de la moisson. — Pourquoi nos enfants pleurent quelquefois. — Un conseil de Don Bosco fidèlement suivi. — Laboureurs et vigneron.

Ce titre tâchera, tous les mois, de tenir ce qu'il promet. Ce n'est pas beaucoup, nous le savons, mais on demande peu à qui donne souvent et toujours de bon cœur. Ozanam a dit: « Heureuses les familles dont l'histoire est ennuyeuse. » Nos lecteurs ne sauraient s'y méprendre.

Le mot d'Ozanam caractérise à souhait le bonheur vrai d'une famille où la joie de servir Dieu ensemble répand sur le travail de tous les jours, sur les petites épreuves comme sur les heures consolées de la vie intime, ce charme pénétrant et sans cesse renouvelé, qui nous attache, par un lien providentiel, à des êtres dont chacun est quelque chose de nous. Rien de bien imprévu, d'éclatant, d'extraordinaire n'est jeté sur la trame des existences dont nous parlons; mais le contingent journalier des événements minuscules qui composent cette trame, n'est jamais sans apporter quelque douce surprise, sans faire naître le besoin de se serrer plus près de Dieu si la surprise est pénible, ou de lui dire merci quand on y reconnaît une attention de sa paternelle bonté.

Nos chers Coopérateurs vont pouvoir jeter, sur la vie de nos Maisons de France, un coup d'œil à la fois plus suivi, plus profond et plus étendu. Et ce regard n'ôtera rien au caractère intime des choses qu'il embrassera, parce que, somme toute, ce regard ne vient point du dehors. Nos chers Coopérateurs sont quelque chose de nous; ils le savent bien, et notre bien-aimé Don Bosco ne cessait de le répéter. Il nous associait à sa tristesse ou à son action de grâces quand ses Coopérateurs lui demandaient de partager leur reconnaissance ou de souffrir avec eux. Dès lors, ne nous a-t-il pas montré la voie? Nous le croyons tellement que nous sommes persuadés de répondre à une pensée de son cœur, en mettant en œuvre les moindres moyens que Dieu nous inspire de

resserrer le lien de la charité entre les membres de la famille Salésienne. Vivre surnaturellement des mêmes choses, c'est, en définitive, faire l'apprentissage de l'intimité divine qui régnera dans la famille des élus.

La fête de Saint Joseph met en liesse toutes nos Maisons. Et c'est justice, puisque partout nous avons des ateliers où le travail manuel, chrétiennement pratiqué, est à la fois un but et un moyen d'éducation. Mais si St. Joseph est chez lui partout où l'on travaille, les petites mains qui manient le bois et le fer, se joignent en son honneur avec une dévotion toute particulière. Ce pieux monopole est d'ailleurs parfaitement légitime. Il est permis de penser que le saint Patriarche de Nazareth nourrit une réelle prédilection pour les ouvriers dont le genre de travail lui rappelle ses labeurs d'autrefois. La grâce respecte, transforme et ennoblit tout ce que l'on opère avec elle. Et si l'on songe au degré d'union avec Dieu que comportait le rôle de Joseph auprès de Jésus et de Marie, on s'expliquera sans peine que l'exercice de son métier ait été pour lui une source profonde de mérites précieux, tout en laissant comme une fraîcheur divine à ses moindres souvenirs professionnels.

Nos enfants savent tout cela. Et quand ils prient saint Joseph, ils ne manquent jamais d'invoquer tous leurs titres à une protection spéciale. Pour les apprentis qui façonnent le bois et le fer, la question est hors de conteste: ils sont les privilégiés et leur requête est apostillée du coup. Mais comment s'y prendre, si l'on est cordonnier, relieur et même typographe, pour se mettre tout à fait dans les bonnes grâces de saint Joseph? Ses souvenirs ne lui rappellent évidemment rien de bien précis touchant ces différents métiers. Et alors... ne va-t-il pas faire bien des partialités, dans la distribution des faveurs...? Il nous semble que saint Joseph y va plus largement. Comment pourrait-il ne pas étendre sa sollicitude à toute la grande famille des ouvriers, sans s'arrêter trop au métier qu'ils exercent? On peut certes supposer en lui des préférences pour ceux... de sa partie; mais nous pouvons affirmer qu'il s'intéresse surtout à ceux qui procurent à Dieu plus de gloire en honorant plus fidèlement le gardien béni de Jésus et de Marie. Et saint Joseph, qui a connu tous les soucis du père de famille vivant du travail de ses bras, ne saurait rester insensible aux appels confiants d'un ouvrier qui se place loyalement et chrétiennement sous son patronage. Cette doctrine n'est pas neuve pour les jeunes apprentis de Don Bosco. Aussi tous indistinctement, quel que soit leur métier, ont pour saint Joseph plus que des sympathies professionnelles; et c'est par un culte tout filial qu'ils reconnaissent le domaine souve-

rain que Don Bosco lui a attribué sur les ateliers des Oratoires Salésiens.

Mais dans plusieurs Maisons, la fête de saint Joseph amène une aimable complication: la fête du Directeur. C'est le cas de Paris et de Lille. A Ménilmontant, les internes ont présenté leurs vœux à Don Ronchail dans une réunion intime: c'est dire que les membres si dévoués du Conseil du Patronage y assistaient. M. Yzac, organiste de Sainte-Marguerite, voulut bien accompagner une cantate de circonstance composée par lui; il eut même la bonté de trouver que les enfants avaient assez bien traduit sa pensée musicale: c'est probablement que leur affection pour leur Directeur a trouvé dans la mélodie la plus heureuse expression. A la Messe de communauté, célébrée par Don Ronchail, de nombreuses communions, pieux témoignage de gratitude, offrirent le réconfortant spectacle qui est le privilège presque permanent des Maisons de Don Bosco. — Ce jour-là, par une erreur qui pourrait bien n'être pas complètement involontaire, le cuisinier avait substitué à la classique soupe, du café au lait. D'autres événements succèdent à celui-là. Notons une délicieuse promenade à Villemomble. Or il se trouve que le site, joint, à l'avantage d'être ravissant, celui d'exhaler un agréable parfum de cidre, mais pour les seuls mortels logés au n° 28 de la rue Boyer. Le parfum est localisé dans la maison d'une excellente Coopératrice qui prélève sur les gains de son modeste commerce bien autre chose que le superflu, en faveur de l'Oratoire de Don Bosco à Ménilmontant. Elle était absente ce jour-là. Mais le chef de l'expédition, muni depuis longtemps de pouvoirs discrétionnaires, débouche un nombre de bouteilles en rapport avec la quantité de gens à désaltérer. Le soir, M<sup>me</sup> X\*\*\*, mise au courant par une voisine, se fâché tout rouge... qu'on ait bu si peu. On a pu la calmer en promettant une réparation comme elle la désire. Au retour de la promenade, salut solennel. Le 31 mars, dimanche de *Lecture*, les externes, — le Patronage proprement dit — célèbrent la Saint-Joseph. On constate que la chapelle devient de plus en plus insuffisante, aux jours de solennité. Les enfants du Patronage, et surtout quelques personnes généreuses, habituées de Ménilmontant, offrent au Directeur une paire de candélabres du plus bel effet. Les Bénédictines de la rue Monsieur envoient de magnifiques canons d'autel; et une pieuse famille qui prend de ces excellentes bienfaitrices le mot d'ordre de la charité, fait don d'un ciboire du meilleur goût.

Don Bologne, directeur de Lille, qui se trouvait à Paris, avait eu lui aussi sa solennité de famille à l'occasion de la saint-Joseph.

La joie de tous, les vœux exprimés, les cadeaux présentés par les enfants et par les bienfaiteurs, les fêtes de la piété et les dé-

lassemens les plus choisis, tel est, en quelques mots, le bilan de ce jour, attendu avec impatience, salué avec bonheur, et dont le souvenir demeure. La chapelle reçoit une statue de St. Louis de Gonzague, une chasuble de valeur et une grande croix d'autel. Nous ne parlerons point en détail d'un beau fauteuil, de souliers artistement tournés, d'une élégante reliure de bréviaire, sous prétexte que ces merveilles et d'autres encore sont nées dans les ateliers de l'Orphelinat. Rien non plus de la fanfare, à qui on doit cependant une part notable de l'allégresse de tous. Il va de soi que le cuisinier s'est conduit noblement, grâce aux éléments spéciaux mis à sa disposition ce jour-là.

A Lille, à Paris et à Marseille, de tout jeunes prêtres Salésiens offrent à St. Joseph les prémices de leur prédication. A Nice, la fanfare fait un début qui est un gage sérieux de l'avenir. A La Navarre, M. l'abbé Reboul, vicaire de La Crau, donne le discours. Il parle à nos enfants de la *noblesse du travail*, et prend dans la vie de St. Joseph les développemens de cette pensée. Six enfants sont regus dans la Confrérie du Saint. Ils sont maintenant 34, qui portent, avec une certaine fierté, de belles rosettes, dont quelques bienfaitrices de Toulon se sont réservé de fournir toujours l'Orphelinat Agricole de la Navarre.

\*  
\*  
\*

Nous aurions voulu dire un mot, au *Bulletin* d'avril déjà, d'une bonne occasion de se ruiner pour Dieu. N'y manquons pas du moins ce mois-ci. Il s'agit d'une *Vente de charité* au profit de l'Oratoire Salésien de Ménilmontant. Elle aura lieu du 3 au 8 juin prochain inclusivement, au Grand Bazar de la Charité, 18, *place Vendôme*. Le Comité d'organisation a bien voulu assigner à l'Œuvre de Don Bosco le comptoir n° 10; nous pensons qu'il sera intitulé comme il y a deux ans : *Comptoir de N.-D. Auxiliatrice*. Il est probable que nos bienfaiteurs de Paris et des environs ont déjà reçu un appel de M. le Directeur de Ménilmontant. Dans tous les cas, le *Bulletin* est dans son rôle, en rappelant que le soin de rendre cette vente tout à fait fructueuse appartient à nos chers Coopérateurs et Coopératrices. Une expérience déjà ancienne et bien consolante, nous inspire la douce confiance que nous avons raison de mettre, une fois de plus, tout notre espoir en leur zèle généreux.

La petite circulaire lancée en 1887, contenait un passage qui n'a rien perdu de son opportunité; nous le reproduisons volontiers : « *Permettez-nous, disait Don Bellamy, de vous indiquer plusieurs moyens par lesquels votre charité pourra nous venir en aide.*

*Le premier moyen, serait que quelques-unes de nos zélées Coopératrices voulussent bien*

*prendre l'office de vendeuses. Nous tenons à leur disposition des cartes d'invitation qu'elles pourront répandre autour d'elles.*

*Le deuxième moyen, serait de nous procurer, soit des offrandes pour couvrir les frais généraux, soit des objets gratuits ou à bon compte, destinés à être mis en vente.*

*Le troisième moyen, enfin, serait de venir acheter à notre Comptoir, où l'on trouvera un assortiment d'objets aussi variés et aussi bon marché que possible. »*

Prière d'adresser au plus tôt les demandes et les dons à l'une des adresses suivantes : *Madame de Combaud, 31, Avenue de Messine; Madame Josse, 31, rue de Sèvres; Don Ronchail, Directeur de l'Oratoire Salésien, 28, rue Boyer, Ménilmontant.* On se chargera bien volontiers de faire prendre les dons à domicile.

Nous disions, il y a deux ans, à propos de l'appel dont nous venons de donner la substance, qu'une des dames vendeuses « *voudrait même pouvoir le distribuer au coin des rues.* » Nous ajoutons : « *C'est bien le moins que le Bulletin Salésien le porte aussi partout où il va, et entre ainsi pour sa part, dans cette conspiration de charité toute aimable et si touchante, en suggérant à ses lecteurs la tentation de venir s'approvisionner au Comptoir de Marie Auxiliatrice. Ceux qui sont trop éloignés, pourront envoyer le prix de leur achat et s'en remettre, pour le choix de l'objet, au goût des dames vendeuses; nous affirmons qu'il n'y aura pas un seul mécontent. Du reste, et surtout, il est très permis de ne point prendre l'objet quand on l'a payé; pour ce cas spécial, s'adresser au rayon des marchandises précieuses.*

Nous maintenons ces choses d'autrefois, sans nous livrer à de longues considérations sur l'importance de l'Œuvre Salésienne, à Paris en particulier. Elle n'échappe nullement à une foule de gens, même parmi ceux qui n'ont point, comme nos Coopérateurs, le sens chrétien de la régénération sociale, mais dont l'esprit élevé et l'honnêteté naturelle, cherchent, là seulement où il se trouve, le moyen de ramener les masses populaires et la société dans son ensemble vers un Dieu connu, aimé, servi. Les classes dirigeantes font des efforts visiblement bénis pour hâter l'heure du salut.

Un feuilleton publié récemment par un journal dont la diffusion extraordinaire effraye sérieusement le diable, met en lumière l'apostolat si puissant exercé par les chrétiens à qui Dieu a confié la redoutable responsabilité de la fortune, de l'influence et du savoir. Que nos lecteurs se rassurent : le petit journal dont nous suivons le feuilleton est *La Croix*; et nous souhaitons que notre exemple ait, au loin, de vastes conséquences. On applique à bien des produits plus ou moins littéraires de notre époque, ce que les médecins disaient des champignons, au temps

de St. François de Sales: *les meilleurs n'en valent plus.* Et l'on doit reconnaître que les trois quarts et demi des romans et feuilletons jetés tous les jours en pâture à « l'ennemi, ce fond inévitable de la nature humaine, » ne constituent guère qu'une germination malsaine, dangereuse, immorale ou au moins inutile, un ferment des plus mauvaises passions, une atmosphère où la vertu agonise, quand par hasard elle n'y meurt pas du premier coup.

Il ne s'agit nullement, est-il besoin de le dire, des *Sauveteurs de l'Asphalte*. C'est le titre du dernier feuilleton de *La Croix*, auquel nous faisons allusion plus haut. Madame la Comtesse de Beaurepaire raconte, avec un style qui est à lui seul un apostolat, une histoire vraie, de celles qui sont arrivées. Tout se passe à Paris et dans des quartiers où il se passe bien des choses auxquelles Dieu ne trouve pas toujours son compte. Le jour où Paris comptera de nombreux et dévoués *sauveteurs de l'asphalte*, les classes dirigeantes seront fidèles à toute leur mission, et le peuple connaîtra mieux ses vrais amis. Citons quelques lignes du dernier chapitre: « (Paul Bodin) est désormais un des membres les plus actifs et les plus généreux de l'Œuvre qui naguère l'avait adopté. Marthe réserve une grande part de ses dons aux pauvres de Belleville et de La Chapelle. Afin que le nombre des jeunes gens sauvés, ainsi que Paul, de la misère et du vice, devienne chaque jour plus grand, elle prodigue ses soins et ses aumônes à cet Orphelinat de Ménilmontant, fondé par le vénérable Don Bosco, où s'exerce une charité si efficace. »

Don Ronchail doit savoir de qui il s'agit. Mais le bon Dieu ne l'oublie pas de son côté; et ce sont là, avouons-le, d'excellents moyens de ne pas faire une trop longue antichambre à la porte du paradis. Soutenir des Œuvres destinées à replacer la société sur ses véritables bases, c'est aussi une sainte manière de laisser après soi des regrets chrétiens, les seuls vraiment utiles aux chers partis et à ceux qui restent. Quel profit pour une âme quand elle peut donner lieu aux siens d'écrire: « On recommande aux prières des enfants et des Coopérateurs de Don Bosco Madame B\*\*\*, Coopératrice Salésienne depuis le mois de septembre 1883, saintement décédée, en la fête de St. Benoît, 21 mars dernier, à l'âge de 80 ans.

*Su vie, toute de vertus et de charité, s'est terminée par un long martyre de 12 années de cruelles souffrances. Privée de l'usage de tous ses membres, et acceptant ce douloureux état comme une grâce de Dieu, elle n'a cessé de prier, de donner aux Œuvres, aux pauvres et de s'oublier pour faire le bien autour d'elle. Elle portait la médaille de Notre-Dame Auxiliatrice donnée par Don Bosco; et bien des fois elle envoyait une offrande anonyme à l'Oratoire Salésien à Paris ou à celui de Turin,*

*en recommandant ses trois chers petits-fils. Ses enfants réclament maintenant pour son âme la protection de Marie Auxiliatrice, par l'intercession de Don Bosco. Bientôt, suivant son désir, on enverra une petite somme pour faire dire des Messes dans les Missions Salésiennes, à son intention.*

\*\*\*

L'imprimerie de l'Orphelinat de Don Bosco à Lille est décidément en route vers un développement qui se dessine tous les jours davantage, grâce à la bienveillance pratique de nos chers Coopérateurs du Nord. Un éminent professeur de sciences ne tardera pas à confier aux ateliers de Lille l'impression d'une *Géométrie*, d'une *Trigonométrie* et autres ouvrages où la poésie n'a certes que faire, mais dont l'exécution exige quelque sentiment de l'art typographique. Tant mieux. Nos futurs ouvriers aiment singulièrement à se trouver en présence de petits problèmes techniques dont la solution leur révèle un secret du métier. Il faut voir quel esprit d'initiative développent en eux ces joutes d'atelier où la difficulté finit toujours par être vaincue.

Un autre professeur, attaché à un excellent Collège du diocèse de Cambrai, fait imprimer un *Précis d'Histoire de France*. Au lieu d'adopter un type existant déjà dans le choix de caractères, pourtant si varié, que l'on trouve à notre imprimerie de Lille, l'auteur du *Précis* a demandé une collection complètement neuve, dont il a tenu à faire les frais. Ci: 200 frs. Nous n'éprouvons aucun embarras à recommander aux auteurs qui s'adressent à nos Maisons ce petit procédé pour avoir des caractères très nets. Notre outillage y gagnera considérablement; et nos clients n'y perdront rien: les apprentis useront d'une telle douceur avec les presses et feront si soigneusement la toilette des pages chargées d'encre, que les caractères atteindront tous une verte vieillesse.

\*\*\*

Par ce temps d'Expositions, pourquoi n'aurions-nous pas la nôtre? — Ceci se disait à Nice, au Patronage St. Pierre, il y a quelques mois. Le mot magique une fois prononcé, on devine quelle fièvre de bonne volonté s'empara de tout le petit monde qui peuple les ateliers. Et quand cette bonne volonté eut multiplié les chefs-d'œuvre de tous genres, l'Exposition fut organisée dans les deux salles principales de l'Établissement. Le Comité protecteur des ateliers, réuni en séance extraordinaire, procéda à l'examen des travaux, dont le mérite respectif fut soigneusement déterminé.

Le 21 février, les Coopérateurs, invités par circulaire, accoururent si nombreux que plusieurs durent se caser au petit bonheur.

Il s'agissait de donner quelque solennité à la distribution des diplômes mérités par les apprentis. Une récréation dramatique, et un concert très réussi, organisé par MM. Pasquier et Perny, ce dernier, secondé par sa famille qui compte de vrais talents musicaux, occupèrent agréablement l'assemblée jusqu'à la proclamation des lauréats. Imprimeurs, cordonniers, tailleurs, relieurs et menuisiers, tous défilent, non sans un peu d'émotion, et reçoivent le précieux *parchemin*. Nous renonçons à énumérer même les travaux les plus remarquables, dans les différents ateliers. Qu'il nous suffise de constater la satisfaction générale et la conquête de sympathies vives et nombreuses.

Mais les sympathies ne se traduisent pas sur le champ en actes *concrets*. Ceci nous remet en mémoire un vieux principe de physique, assez naïf : *la nature a horreur du vide*. Si la physique a mis au rancart cet adage, nous avons, nous (bien souvent, hélas!), des raisons de l'adopter en le modifiant un peu : *la caisse a horreur du vide*. Il paraît que la caisse du Patronage St.-Pierre à Nice est sous le coup de cette horreur. Les derniers jours de mars surtout ne pouvaient donner aucune idée de l'*aisance dorée* qui est le rêve de tant de gens. Et le soleil du trente-et-un, éclaira un horizon gros d'échéances. La caisse ne pouvait être plus vide. On crut un moment que Don Bosco sommeillait et oubliait le robuste appétit de ses enfants de Nice : et on le lui dit. C'était une défiance injuste. Le soir même, on avait payé 1500 frs. d'échéances ; et 200 frs. se tenaient blottis dans un coin de la caisse. C'est bien peu, surtout quand on est en avril, dans un pays où la moisson a lieu l'hiver seulement. Six mois de *morte-saison* pour Nice : c'est bien long quand on compte beaucoup sur le courant de charité que détermine la présence de nombreux étrangers et sur l'augmentation des ressources de nos Coopérateurs locaux, durant la station hivernale. Mais la Providence est là qui veille sur nous. Nous serions coupables de l'oublier.

•••

Dans les Maisons de Don Bosco on est très sobre de larmes. Aussi fut-on surpris de voir, il y a quelques jours, à la Navarre, (Orphelinat Agricole) un enfant pleurer très fort, à la prière du soir. Informations prises, l'enfant donnait un témoignage de reconnaissance à son bienfaiteur, un excellent prêtre à qui il devait son admission à l'Orphelinat. Ce bien bon ami de nos Œuvres, mort la veille, venait, en effet, d'être recommandé aux prières de la communauté par Don Perrot. Le petit protégé du défunt a donné à sa gratitude une forme plus surnaturelle, mais tout aussi spontanée, en offrant de nombreuses communions et en s'imposant

des prières spéciales à l'intention de son bienfaiteur, mandataire de la Providence à son égard.

D'ailleurs, c'est le contraire qui devrait surprendre, dans une Maison où presque tous les jours des traits charmants viennent ajouter un nouvel article au *Credo* de la Providence. Une jeune visitieuse de 12 ans à peine, venue avec sa famille — amie de nos Œuvres — à la Navarre, veut y demander une grâce à Marie Auxiliatrice et à St. Joseph, patron de l'Orphelinat. Se rappelant que Don Bosco conseillait de *donner* pour *recevoir*, elle remet généreusement entre les mains de Don Perrot le montant intégral de ses petites économies — un billet de 50 francs, tout neuf. — Aussi, pour mériter un peu ces traits de Providence, nos orphelins travaillent-ils de grand cœur. Le mois d'avril est une époque tout à fait favorable pour visiter la Navarre. Une ruche en activité peut seule donner l'idée de ce que l'on y voit. Les orphelins ont chacun une besogne bien définie. Les uns plantent des vignes nouvelles, qu'ils tirent des belles pépinières, organisées l'an dernier ; d'autres labourent, et suppléant par l'adresse à la force qui leur manque parfois, creusent un sillon bien droit. Vraiment, ils font bonne figure à côté des laboureurs des fermes voisines. Plus loin, de petits hommes taillent les vignes greffées les années précédentes et préparent pour les enfouir dans le sable, les greffes qui seront employées dans l'année. Enfin les plus petits de tous, répandus dans les jeunes plantations, enfoncent un roseau à côté de chaque pied, pour le désigner à la sollicitude du laboureur ; de cette façon, ni le cheval, ni l'homme ne risquent de déraciner les boutures.

Pour être admis à greffer, il faut présenter des garanties très convenables. Vers 14 ou 15 ans, nos orphelins sont généralement aptes à ce ministère assez délicat. Et ils y apportent un sérieux, fait d'un mélange peut-être un peu complexe. Le désir surnaturel du succès, pour faire plaisir au bon Dieu, certes, ils l'ont tous ; mais leur petit amour-propre se résignerait difficilement à un échec. Disons vite que cette affirmation est un peu hasardée : on ne les a point vus encore aux prises avec un échec. Dans le pays, le bruit court même, que jusqu'ici, les vignes greffées par les enfants de la Navarre réussissent tout aussi bien que celles dont s'occupent, autour de la Navarre, d'excellents viticulteurs. Ajoutons que l'on cultive à la Navarre, avec les cépages ordinaires de la Provence, une foule de variétés rares. En septembre, nos Coopérateurs seront admis volontiers à contrôler, *de gustu*, la vérité de cette dernière assertion.

## ETRENNES DE MARIE AUXILIATRICE.

*Sans prétendre qu'on accorde à la relation suivante plus d'autorité que n'en mérite un témoignage humain digne de foi, nous la communiquons à nos Coopérateurs. Cette relation, envoyée par la Supérieure Générale des Sœurs de Marie Auxiliatrice à ses religieuses, a trait à une faveur tout à fait singulière reçue à l'article de la mort par une de nos Sœurs. Nous avons lieu de penser que ce récit procurera à nos chers lecteurs une réelle édification; nous croyons aussi qu'il servira à leur inspirer une confiance toujours plus vive en Marie Auxiliatrice, non seulement durant leur vie, mais surtout au moment de la mort. Ils diront avec nous que cette grâce a été vraiment une étrenne de notre si bonne Mère.*

Nizza Monferrato, 18 décembre 1888.

TRÈS CHÈRES SŒURS EN J. C.,

Bien qu'il ne soit pas dans nos usages de vous faire connaître les circonstances qui accompagnent la mort de nos sœurs, je crois bon de faire cette fois une exception.

La mort de sœur Madeleine Gatti, arrivée il y a quelques jours à notre Maison de Turin, présente une circonstance si particulière et si consolante, qu'elle ne manquera pas de vous faire le plus grand bien à toutes, dès que vous la connaîtrez. J'y vois la confirmation de la parole que nous a laissée notre regretté Fondateur et Père, Don Bosco, peu de temps avant sa mort: *Si les Sœurs observent les Constitutions qu'on leur a données, leur salut éternel est assuré.*

Afin que vous ayez pleine connaissance du fait, je vous transcris ici la lettre par laquelle la Directrice de la Maison de Turin m'en donne relation. Je vous prie seulement de remarquer que si toutes les Sœurs ne jouissent pas au moment de la mort, de la faveur dont la sœur Madeleine a été consolée, ce n'est pas à dire qu'elles ne soient chères et agréables à Marie, mais que sans doute elles n'en ont pas besoin ou bien qu'elles reçoivent des grâces secrètes équivalentes à celle dont il s'agit.

Ayons soin par conséquent de vivre en bonnes Filles de Marie et en fidèles épouses de Jésus; nous serons sûres alors de faire, nous aussi, une mort suave et précieuse aux yeux de Dieu.

Je saisis l'occasion favorable qui m'est offerte pour vous souhaiter d'heureuses fêtes de Noël; que l'année près de finir s'achève bien pour vous et que les premiers jours du nouvel an vous apportent toute sorte de félicité.

Je vous recommande aussi de prier spécialement pour notre vénéré Don Bosco, en l'anniversaire de sa mort, moins parce que nous croyons ces suffrages nécessaires à son âme que pour lui témoigner notre reconnaissance des bienfaits dont il nous a comblées.

Croyez-moi

Votre très affectionnée en J.-C.

[SŒUR CATHERINE DAGHERO.]

TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE EN J. C.,

Aujourd'hui, premier jour de la neuvaine de Noël, notre Mère du ciel, Marie Auxiliatrice, est venue chercher notre bien-aimée

sœur Madeleine Gatti. Oh quelle mort belle et enviable a été la sienne!

Jusqu'ici, toutes celles que j'avais vu mourir avaient quitté ce monde en donnant des signes évidents qu'elles allaient en Paradis; mais aucune d'elles ne m'avait laissé une impression aussi suave que la dernière. Ecoutez plutôt.

Depuis plusieurs mois, vous le savez, sœur Madeleine était malade. Ces derniers temps, son état s'étant aggravé, elle a souffert, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, un vrai martyre, mais toujours avec tant de patience et d'amour qu'une sainte n'aurait pas mieux fait. Elle avait en Jésus et Marie une confiance sans limites. Mais sa grande délicatesse de conscience, qui parfois touchait au scrupule, la portait à envisager avec une certaine appréhension la pensée de la mort.

Ce matin, vers 8 h. 1/2, comme elle semblait extrêmement mal, je fis appeler Don Bonetti, notre Directeur, qui lui dit tout bas quelques mots à l'oreille et commença les prières des agonisants. Mais tout à coup, sœur Madeleine change de visage; et sur ses traits, l'allégresse remplace la souffrance. Ses yeux, voilés jusqu'à ce moment et à demi éteints, se fixent, vifs et brillants, au pied du lit, en même temps que sur ses lèvres apparaît un sourire, le doux sourire d'une personne qui voit des choses ravissantes et qui écoute des paroles de grand confort.

A ce spectacle, nous toutes qui étions agenouillées auprès de son lit, nous cessons de prier; et Don Bonetti interrompt sa lecture, pour contempler avec nous une scène aussi émouvante. Au bout d'une minute, sœur Madeleine, comme rentrant en elle-même, s'écrie: — *Oh! Marie! Je suis votre fille? Je suis l'épouse de Jésus? Ah! je n'aurais pas osé m'appeler votre fille et l'épouse de Jésus, je craignais d'en être indigne; merci, Marie, merci! Oh! quelle joie! Marie m'a dit que je suis sa fille, que je suis aussi l'épouse de Jésus et qu'elle m'attend au Paradis. Oh! maintenant, je n'ai plus peur de mourir, je n'ai plus peur...*

Pensez, ma très révérende Mère, quelle fut notre émotion à ce moment-là. Nous pleurons toutes comme des enfants; et D. Bonetti lui-même ne pouvait retenir ses larmes.

Mais ce fut bien autre chose ensuite. A partir de cet instant, l'heureuse sœur Madeleine, comme si elle n'eût plus ressenti le moindre mal, se mit à parler avec une vivacité et une force que nous ne lui avions jamais vues avant sa maladie; et durant un quart d'heure, elle nous tint une conversation qui respirait le ciel. Après avoir béni Dieu de l'avoir faite chrétienne et religieuse, elle adressa ses remerciements aux sœurs qui l'avaient soignée pendant sa maladie, les nommant toutes une à une et sollicitant leur pardon pour la peine ou la fatigue qu'elle avait pu leur causer.

Elle voulut me remercier tout spécialement. Et en des termes où le respect le plus entier s'alliait à une sainte liberté, elle me reprocha doucement de chercher toujours à faire espérer aux malades leur guérison, tandis que notre Directeur leur dit la vérité afin qu'elles soient toujours prêtes. Elle exprima toute sa reconnaissance à Don Bonetti qui s'était occupé de son âme avec une vraie charité, prodiguant à notre Sœur les visites de jour et même de nuit pour la reconforter de ses exhortations et de sa bénédiction; elle lui donna l'assurance qu'elle s'acquitterait auprès de la Madone et de Don Bosco, de toutes les commissions qu'on lui avait confiées; elle pria notre Directeur de remercier pour elle tous les Supérieurs majeurs et me laissa le même soin pour ce qui vous concerne, ma très révérende Mère, vous et les Mères du chapitre. La famille ne fut pas oubliée dans ce testament de reconnaissante affection. Elle me chargea d'annoncer aux siens qu'elle allait les attendre au Paradis. — *Dites à tout le monde*, disait-elle avec enthousiasme, *dites à tout le monde que je meurs fille de Marie et épouse de Jésus.*

Après avoir distribué tous ces messages de gratitude, elle s'adressa à Don Bonetti et lui demanda :

— *Qui sait pourquoi je me sens une si grande envie de parler, alors que jamais je ne me suis trouvée dans cet état?*

— La raison en est que vous avez le cœur plein de joie; cette joie vous fait oublier que vous êtes à l'agonie.

— *Oui, c'est vrai, je suis heureuse au point de ne pouvoir exprimer mon bonheur; maintenant elle ne me fait plus peur la mort: je la désire.*

Et après un instant de silence :

— *Mais voyez donc: j'ai commis un oubli vis-à-vis de la Madone; je ne lui ai pas demandé qu'elle me prit sur le champ avec elle. Mais pourquoi m'enguirter: je m'en rapporte à Marie; quand il sera temps, elle me prendra. De cette manière, je ne ferai pas ma volonté, mais uniquement la volonté de Jésus.*

Cependant, neuf heures ayant sonné, Don Bonetti devait descendre à la chapelle pour célébrer la messe de communauté, selon l'horaire du dimanche. Avant de quitter la mourante il la salua, ajoutant qu'il prierait pour elle à la messe et qu'il espérait la trouver encore vivante à son retour; il termina en lui donnant du moins rendez-vous en Paradis.

— *Oui, oui, allez et priez pour moi; au revoir en Paradis.*

Durant la célébration du saint Sacrifice, sœur Madeleine perdait la parole. Et Don Bonetti, quand il put retourner à son chevet, n'eut que le temps de lui suggérer quelques mots d'encouragement, et d'inviter les anges à venir au-devant d'une âme si belle, pour la conduire dans le sein de Dieu.

Il était 10 h. 1/2 du matin.

Voilà, ma Très Révérende Mère, une courte relation de ce qui vient de se passer dans notre Maison.

Non seulement celle qui vous écrit, mais toutes les sœurs présentes et notre Directeur lui-même, tout le monde, en un mot, a l'intime persuasion que notre regrettée sœur Madeleine a eu quelque vision céleste. En effet, elle a dit elle-même avoir vu la Madone et avoir entendu les paroles rapportées plus haut — et à l'article de la mort on ne saurait mentir; — de plus, son visage transfiguré à ce moment-là, la vigueur qu'elle s'est sentie dans le corps même, pendant un temps notable, au point de pouvoir parler comme on l'a vu ci-dessus, tandis qu'un instant auparavant elle respirait à peine et ne prononçait un mot qu'au prix de vrais efforts, tout cela constitue un ensemble qui ne nous permet pas le doute.

Oh! ma Très Révérende Mère, comme elle doit être belle la Madone, si sa présence pendant une minute et une parole tombée de ses lèvres peuvent inonder d'une si douce allégresse l'âme d'une mourante! Si un seul de ses regards et une seule de ses paroles produisent des choses si douces, que sera-ce donc de la voir pour toujours au ciel, de lui parler et de vivre en sa compagnie durant toute l'éternité!

Oh! ma Très Révérende Mère, comme votre servante et toutes ses sœurs avec elle sont heureuses d'être Filles de Marie Auxiliatrice! Dieu soit béni éternellement pour cette grâce qu'il nous a faite de la sainte vocation.

Agréez mes respects et ceux de vos filles de Turin; agréez aussi nos souhaits les meilleurs pour les fêtes de Noël. En me recommandant à vos prières, je me dis en toute estime et affection, ma Très Révérende Mère,

*Votre fille très reconnaissante*

SŒUR THÉRÈSE LAURENTONI.

VU: J'atteste la vérité de la relation ci-dessus.

DON JEAN BONETTI,  
prêtre.

*Sœur Madeleine Gatti, née à Rosate, près Milan, aurait eu 33 ans le 5 janvier 1889. Elle comptait environ 6 ans de religion. Employée depuis 5 ans dans la Maison de Turin, elle y a rendu de grands services en qualité de surveillante ou comme directrice d'atelier. Ses remarquables qualités surnaturelles lui attiraient de la part de ses Sœurs une singulière estime; et les petites filles de l'Oratoire du dimanche, à qui elle communiquait une sainte allégresse tout en leur inspirant l'amour de la vertu, lui témoignaient une très grande affection. Tous les dimanches elle amenait de nombreuses en-*

fants au saint tribunal après les avoir préparées à cette démarche.

Avec un air tout affable, elle parlait peu; et son attitude inspirait le respect.

Au début de sa maladie, ses parents venus la voir, voulaient l'emmener à la maison paternelle, dans l'espoir de hâter sa guérison; mais elle pria la Supérieure de lui venir en aide pour persuader à ses parents de la laisser à Turin: — Si au lieu de guérir, disait-elle, mon mal s'aggravait, je ne pourrais, dans mon pays, recevoir aussi souvent qu'ici Jésus dans la sainte Communion; et puis, si je venais à mourir, je serais trop affligée de mourir loin de mes Sœurs. —

Que le bon Dieu et Marie Auxiliatrice nous envoient beaucoup de sœurs comme sœur Madeleine Gatti; mais que dans leur bonté, ils daignent aussi nous les conserver plus longtemps, pour notre édification et notre confort.

## GRÂCES

ATTRIBUÉES A MARIE AUXILIATRICE

et à l'intercession de Don Bosco.

Double grâce.

L\*\*\*, 3 novembre 1887.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Cet hiver dernier vos bonnes et ferventes prières ont arraché mon bien-aimé père à la mort temporelle et surtout à la mort spirituelle.

Abandonné de tous les médecins, il n'attendait plus que la mort qui paraissait inévitable.

La pensée me vint de le recommander par votre entremise à Notre-Dame Auxiliatrice, et dès ce moment mon cher père éprouva un mieux inespéré qui alla toujours en augmentant. Maintenant le voilà sur pied, malgré ses 74 ans; il est aussi bien que possible. Ce n'est pas tout.

Depuis 30 ans, mon père avait abandonné tous ses devoirs religieux. A ce point de vue encore il a changé complètement et il est devenu un chrétien fervent.

A qui devons-nous cette insigne faveur? Sans nul doute à vos bonnes et ferventes prières.

A vous donc, mon Révérend Père, nos plus sincères remerciements et à Marie Auxiliatrice gloire et reconnaissance éternelles!

Je vous autorise, si vous le jugez à propos, à relater ce fait dans votre *Bulletin* à la gloire de Marie.

P\*\*\*.

## COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Mars-Avril 1889.

France.



AGEN: M. l'abbé Yon, Agen.

CARCASSONNE: M. l'abbé Fages, curé de l'Assomption, Limoux.

FRÉJUS: M. l'abbé Tourtour, curé, La Garde-Freinet.

NIMES: M. l'abbé Guimetz, curé de Saint-Charles.



ANGERS: M. Baptiste Caurery, St.-Remy-en-Mauges.

AMIENS: M<sup>lle</sup> Elise Senée, Amiens.

FRÉJUS: M. Frédéric Rastoin, Le Pradet.

GRENOBLE: M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Ferlin, née Marie-Octavie-Anaïs Biessy, Grenoble.

— M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Jourdan, Grenoble.

— M. de Taillas, Grenoble.

— M. Frédéric-Napoléon Liotard, St.-Marcellin.

LYON: M. et M<sup>me</sup> Edmond de la Fléchère, Lyon.

MARSEILLE: M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Peytavin de Garan, Marseille (50 frs.).

— M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Sophie Galetti, Marseille.

PARIS: M. Escudier, Paris (1000 frs.).

— M<sup>me</sup> Blanchet, Paris.

POITIERS: M. Georges du Petit-Thouars, London.

VESOUL: M<sup>me</sup> Barbe Fillon, Echenoz-la-Méline.

Etranger.



ALLEMAGNE: M. Fosenmeyer, père, Düren.

ALSACE ANNEXÉE: M. J.-P. Netzer, Metz.

— M<sup>me</sup> Caroline Herzog, Logelbach.

BELGIQUE: M<sup>me</sup> Gustave Heirman, née Gabrielle-Marie Boeckkaert, Anvers.

ITALIE: M. l'abbé Jean-Pierre Girod, Roisan (Aoste).

— M. Pierre Peretto, Verrès (Aoste).

Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être adressées à D. Lemoine, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date, seront retardées d'un mois. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même, en approuvant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

Avec permission de l'autorité ecclésiastique - Gerant: MATHIEU GHIJOLLE

Imprimerie Salésienne - 1889.